

Magazine d'information
du département de l'instruction publique, de la culture et du sport

NUMÉRO 6
Automne 2010

LES CLEFS DE L'ÉCOLE

Formation
Des profs inoubliables

Mathématiques
Lorsque les maths
deviennent poésie

A photograph of a man and four children playing basketball outdoors. The man is on the left, holding a young boy up in the air. The boy is reaching for a basketball that is suspended in the air near the hoop. Three other children are also reaching up towards the basket. They are in a courtyard with a green fence and a multi-story apartment building in the background. The text "Vivre ensemble" is overlaid in large white letters at the bottom of the image.

**Vivre
ensemble**



REPUBLIQUE
ET CANTON
DE GENEVE

POST TENEBRAS LUX

IMPRESSUM

Les Clefs de l'École est une publication du département de l'instruction publique, de la culture et du sport

Réalisation

Service Ecoles-Médias,
secteur production
Avenue de Joli-Mont 15A
Case postale 218
1211 Genève 18
022 388 52 70
infodip@etat.ge.ch

Responsables de la publication

Christina Kitsos,
Serge Baehler

Ont participé à cette édition

Mehdi Aouda
Geneviève Bridel
Marco Gregori
François Grobet
Jean-Pascal Morier
Chantal Renevey
Frédéric Richard
Jean-Noël Tallagnon

Impression

Swissprinters Lausanne SA

Publicité

Sillage
Helena de Freitas
pub@sillage.ch

Tirage

250 000 exemplaires

Photo de couverture

François Grobet

© Novembre 2010 DIP
ISSN 1662-7148

Sommaire

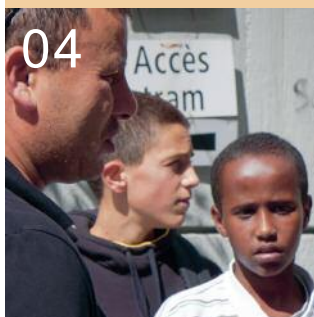
03 **Éditorial** L'école au centre de la ville

04 **Dossier** Vivre ensemble

04 «Écrivez que
je suis le boss!»

08 Travailler dans
et hors des murs!

11 Politique de la
ville: mode d'emploi



12 **Temps scolaire**

12 Débat autour
d'une demi-journée
d'école en plus

15 Les congés
scolaires au fil
du temps

16 **Formation**

Des profs gravés dans
la mémoire

21 **Francophonie** La littérature, à quoi ça sert?

22 **Solidarité** Des familles de cœur



24 **Mathématiques** Lorsque les maths deviennent poésie

27 **Sciences** La physique dans tous ses états

28 **En bref** Les infos du DIP

30 **Agenda** Notre sélection de rendez-vous

L'école au centre de la ville

Mesdames, Messieurs,

Notre école s'intègre dans une réalité socio-économique et culturelle profondément urbaine. Force est de constater qu'en parallèle d'une forte croissance économique et démographique, Genève connaît une montée des inégalités. C'est dans ce contexte que nous avons lancé des actions spécifiques pour donner davantage à celles et ceux qui ont le moins. Nous avons ainsi créé en 2006 le Réseau d'enseignement prioritaire (REP) pour soutenir les écoles dans les quartiers en rupture de mixité sociale. Aujourd'hui, le REP comporte 17 établissements du primaire et sera étendu à la prochaine rentrée au cycle d'orientation. Les résultats sont pour l'heure tout à fait prometteurs, mais il est vrai que la lutte contre les inégalités ne peut se réduire qu'à l'enceinte des écoles. C'est pourquoi le Conseil d'État a décidé dans le cadre de cette nouvelle législature 2010-2013 de s'engager dans cette même dynamique prenant le relais des déclarations d'intention entre les communes et l'État.

Ainsi, tous les départements coordonnent et intensifient leurs efforts - ciblés sur certains territoires particulièrement exposés - pour mettre en place une politique de la ville destinée à réduire précisément les inégalités, à améliorer la cohésion sociale et le cadre de vie des quartiers populaires. Elle intègre plusieurs domaines comme l'école, la culture, le sport, la sécurité, la santé, l'emploi, l'économie, le logement, l'environnement, grâce notamment à un partenariat fort avec les communes, les milieux associatifs, les fondations, etc.

Réinvestir l'espace urbain pour le renforcement du lien social, c'est créer tous ces liens dans et hors des murs de l'école, occuper le terrain, viser la proximité. Dans ce cadre-là, la Fondation genevoise pour l'animation socioculturelle (FASe), qui regroupe notamment les centres de loisirs et les Maisons de quartier, a pour but de prévenir et d'assurer un espace ouvert où les liens sociaux et solidaires peuvent se (re)construire. Les travailleuses et travailleurs sociaux hors murs, qui y sont rattachés, sont d'une importance capitale. Ils sont présents au centre des quartiers, à l'écoute des enfants, des jeunes filles et jeunes gens mais aussi des parents. Ils ouvrent un espace au dialogue, à l'échange; jouent un rôle de prévention et d'aide à l'insertion sociale. En parallèle, un dispositif pilote de « médiateurs de nuit » vient d'être mis en place dans les quartiers des Avanchets et de Châtelaine-Balexert. Cette dynamique a été lancée par les services cantonaux et communaux, notamment par le maire de Vernier Thierry Apothéloz. Le but consiste à faire diminuer les incivilités, à combattre le sentiment d'insécurité et à favoriser une amélioration du climat social grâce à davantage de personnes actives sur le terrain. Le dispositif sera évalué dans trois ans par un partenaire externe.

Vous l'aurez compris, le dossier de ce numéro d'automne 2010 se consacre à cette dynamique lancée par le DIP. Vous découvrirez aussi une analyse sur le temps scolaire et l'enjeu du mercredi matin, des portraits de professeurs par d'anciens élèves, une réflexion sur l'utilité de la littérature mais également un entretien avec le mathématicien Stanislav Smirnov qui parle de maths comme on parlerait de poésie.

Bonne lecture à toutes et à tous!



CHARLES BEER

Conseiller d'État
chargé du
département
de l'instruction
publique,
de la culture
et du sport

«Écrivez que je suis le boss!»

Vivre ensemble Les travailleuses et travailleurs sociaux hors murs de la Fondation genevoise pour l'animation socioculturelle (FASe) sont un pont entre la jeunesse et les institutions. Leur présence dans la rue leur permet d'assurer auprès des jeunes une prévention, un accompagnement éducatif ainsi qu'un suivi favorisant le dialogue, l'échange et l'insertion sociale.

Depuis deux ans, Djamel Tazamoucht arpente de long en large les Avanchets. A 41 ans, ce travailleur social hors murs connaît une grande partie des résident-e-s de ce quartier de la commune de Vernier où près de 120 nationalités différentes sont représentées. Il constitue un soutien indispensable pour les habitantes et habitants, dont certains sont confrontés à des problèmes scolaires, professionnels, familiaux et/ou sociaux. Calme, diplomate, à l'aise avec les adultes comme avec les plus jeunes, Djamel Tazamoucht s'appuie sur ses vingt ans d'expérience professionnelle, dont plusieurs années passées dans des quartiers sensibles de la banlieue parisienne, pour prodiguer des conseils et soutenir les plus démunis. Reportage en images.

Un groupe de jeunes

«Écrivez que je suis le boss!», nous dit-il. Malgré son jeune âge, Momo ne manque pas de personnalité. Comme il erre dans la rue pendant les heures d'école en compagnie de ses camarades, Djamel Tazamoucht lui fait part de son inquiétude. La technique de Momo (à droite sur la photo): se faire renvoyer de son établissement scolaire, avant de communiquer les dates de renvoi à ses camarades pour qu'ils procèdent de la même manière. Histoire de se retrouver dans la rue en bande. «Nous travaillons avec les conseillers d'orientation des écoles concernées pour mettre un terme à leur petit manège», explique le travailleur social hors murs.



Photo: J.-P. Morier

Une maman inquiète

«J'aime pas que mon fils vienne ici pour fumer.» Devant «L'Eclipse» – la Maison de quartier des Avanchets gérée par la FASe – la maman du jeune Ahmed interpelle Djamel Tazamoucht. Le travailleur social hors murs l'invite à venir vérifier que la consommation d'alcool et de tabac n'est pas autorisée dans ce lieu d'accueil réservé aux 12-17 ans. Mais au moment où elle pénètre dans le local, son fils se cache, probablement pour ne pas être le sujet de moquerie de ses camarades...



«Pourquoi t'es-tu caché?»

... Au départ de sa mère, Ahmed réapparaît comme par enchantement. «Pourquoi t'es-tu caché?», lui lance Djamel Tazamoucht. «Tu as manqué une belle occasion de rassurer ta maman et de gagner sa confiance.»



«Écrivez que je suis le boss!»



Le travailleur social hors murs est régulièrement en contact avec les parents

«C'est un relais», affirme Delphine (à gauche sur la photo). «Un intermédiaire», confirme Mercedes (à droite). Dans le parc de Balexert – juste à côté du jardin Robinson de la FASE qui propose un accueil libre pour les tout-petits – ces deux mères de famille, venues se promener avec

leurs enfants, se félicitent de la présence d'un travailleur social hors murs dans leur quartier. «Il permet aux gens de se rapprocher; on peut lui dire ce que l'on pense par rapport aux jeunes», témoigne Delphine. Aujourd'hui, ce sont des bouteilles vides abandonnées sur les bancs et tables publics au cours du week-end qui sont la source d'inquiétude des deux mamans.

À la rencontre du maire de Vernier Thierry Apothéloz.

«Djamel, c'est un peu les yeux du quartier des Avanchets.» Pour Thierry Apothéloz – le maire de Vernier, responsable notamment de l'action sociale – que Djamel Tazamoucht croise à quelques encablures de la mairie, le rôle des travailleuses et travailleurs sociaux hors murs est complexe et exigeant. «Ils jouent un rôle de médiation et d'aiguillage en orientant les jeunes vers les structures adéquates, où ils pourront être pris en charge.» Avec la police, ce sont les seules personnes présentes sur le terrain jusqu'au bout de la nuit lorsque les autres portes sont fermées, précise le maire. Pas peu fier de rappeler que sa commune fut la première à collaborer avec des travailleurs sociaux hors murs de la FASE.





Pour en savoir plus

Fondation genevoise
pour l'animation
socioculturelle (FASe)

10, rue Blavignac
CP 1376
1227 Carouge

Tél. 022 700 15 77
www.fase.ch

Un jeune travaille pour le «Vernier Festival» grâce aux travailleuses et travailleurs sociaux hors murs

Le Tout-Vernier est en ébullition en raison de son «Vernier Festival», un Open air gratuit dont la réputation a largement dépassé les frontières de la commune. A l'instar de plusieurs de ses camarades, Bastien (avec le gilet jaune) travaille ce soir-là en collaboration avec la police municipale pour permettre aux véhicules de stationner aux endroits qui leur sont réservés. Un petit job qu'il a obtenu grâce aux travailleurs sociaux hors murs. Djamel Tazamoucht et sa collègue Jessica Ducamp vérifient que ces jeunes seront encore bien présents, à la bonne heure et au bon endroit, le lendemain. Aujourd'hui, grâce à cette expérience, Bastien voit la police d'un autre œil.

Djamel Tazamoucht sous le passage

Les moindres recoins des quartiers des Avanchets, de Châtelaine et de Balexert n'ont pas de secret pour les travailleuses et travailleurs sociaux hors murs. À la nuit tombante, les passages souterrains sont recherchés par les trafiquants et les toxicomanes qui n'hésitent parfois pas à endommager l'éclairage public pour s'injecter leur dose dans la pénombre. Ce jour-là, Djamel Tazamoucht ne récoltera pas de seringues usagées mais quelques mètres plus loin, à côté de l'école de Balexert, Il découvrira des fioles



d'alcool pur vides, utilisées pour stériliser des aiguilles. Le travailleur social les enlèvera et rappellera aux toxicomanes - que Djamel Tazamoucht qualifie plutôt de «personnes en situation d'addiction» - l'existence de lieux officiels d'injection tout en leur

faisant prendre conscience des risques de blessure encourus par les enfants. En attendant sa prochaine «ronde de nuit», de grandes journées s'ouvrent à lui à la rencontre des jeunes et de leurs familles. █

Travailler dans et hors des murs!

Vivre ensemble Yann Boggio, nouveau secrétaire général de la FASE, souligne l'importance des travailleuses et travailleurs sociaux hors murs.

Si les travailleuses et travailleurs sociaux hors murs (TSHM) n'existaient pas, il faudrait les inventer. Yann Boggio, nouveau secrétaire général de la Fondation genevoise pour l'animation socioculturelle (FASe), en est convaincu. Mais il n'est de loin pas le seul puisque «pratiquement toutes les communes demandent davantage de TSHM. A tel point que les plus petites se regroupent pour financer leur part».

«Pour les communes, explique Yann Boggio, les travailleurs sociaux hors murs sont d'excellents observateurs des réalités sociales et ils ont aussi la possibilité d'intervenir en cas de besoin, comme lors de rassemblements de jeunes. Ils sont des référents pour

ceux-ci et ont un impact préventif certain.» L'image positive qu'ils ont, le fait que les TSHM ne soient pas directement des employés des communes dans lesquelles ils interviennent, sauf en Ville de Genève, leur donne une marge de manœuvre et une importante liberté d'action.

Créer du lien

Le nouveau contrat de prestations signé avec l'Etat de Genève, qui entrera en vigueur en janvier 2011, prévoit que la FASE vienne en aide aux jeunes en difficulté, qu'elle intègre la diversité de la population (tant au niveau social, générationnel, culturel que de l'orientation sexuelle). En outre, elle participe au renforcement de la démocratie participative dans

les quartiers. Elle est véritablement une institution de l'«entre». C'est-à-dire? «En premier lieu, la FASE est une institution partenaire du canton et des communes. Elle doit également faire le lien entre des jeunes bruyants et les personnes que cela dérange, entre un groupe de jeunes qui ont un projet et une commune, entre un jeune en rupture de formation et des formations qualifiantes. C'est un acteur clé de la cohérence de la politique de la jeunesse sur le territoire cantonal», souligne son secrétaire général.

Acteurs de terrain par excellence, les travailleuses et travailleurs sociaux hors murs ont, dans ce contexte, un rôle important à jouer. Ils doivent guetter les failles de la cohésion sociale, repérer les jeunes en difficulté et les orienter, faire le lien entre les autorités et les jeunes, faciliter le développement des programmes d'action.

Point important, une collaboration renforcée entre les Maisons de quartier ou centres de loisirs et les TSHM est attendue. Si les premiers constituent le support historique des activités de la FASE, les seconds ont été mis en place, il y a quelques années seulement, pour répondre aux nouvelles réalités sociales. Yann Boggio précise: «Dans certains quartiers, cette coopération se déroule très bien. Dans d'autres, elle mérite d'être développée. Favoriser le décroisement entre le travail d'animation en Maison de quartier et à l'extérieur ne peut que contribuer positivement à une plus grande cohésion sociale.»

«La FASE œuvre auprès de jeunes qui vont très bien et d'autres qui ne vont pas bien du tout», note Yann Boggio, secrétaire général de la FASE.



Photo: F. Grobet



Publics très différents

Les Maisons de quartier et les travailleuses et travailleurs sociaux hors murs ne s'adressent pas forcément à la même population, «mais il existe une réelle complémentarité», précise Yann Boggio. Les premières accueillent plutôt des enfants, des préadolescent-e-s et des adultes, les seconds s'occupent plutôt de préadultes et de plus en plus de jeunes adultes: «Cette évolution est probablement le signe qu'il existe davantage de situations difficiles d'insertion sociale et professionnelle pour ces catégories d'âge¹». Mais attention à ne pas s'enfermer dans ce constat: «La

FASe œuvre auprès de jeunes qui vont très bien et d'autres qui ne vont pas bien du tout». Pour pleinement faire face à cette réalité multiple, le secrétaire général aimerait que son institution puisse «sortir de cette représentation selon laquelle ce qui relève du socioculturel ou de l'action socio-éducative apparaît encore parfois comme de l'ordre du loisir. Il s'agit d'un vrai travail social dont, aujourd'hui, la FASe est bel et bien un acteur de base.» Le fait que l'État et les communes aient augmenté leur participation au financement de la FASe en témoigne. ■

¹ Rapport d'activité 2009 de la FASe.

La FASe en chiffres

Au 31 décembre 2009, la FASe employait 740 personnes, dont 56 travailleuses et travailleurs sociaux hors murs, 199 animatrices et animateurs dans les centres de loisirs et 227 monitrices et moniteurs pour un total de 339 postes à plein temps.

Budget? Environ 40 millions de francs, dont plus de 96% est consacré aux salaires des collaboratrices et collaborateurs. Les communes sont les principales contributrices des dispositifs FASe si on y ajoute les frais de fonctionnement et les frais liés aux locaux. Dans le canton, il existe à ce jour 46 centres, 15 équipes TSHM et une soixantaine de locaux en gestion accompagnée.

NOUVELLE ORGANISATION

Une loi, votée en décembre 2008 par le Grand Conseil, confère à l'État et aux communes une représentation majoritaire au sein du Conseil de fondation de la FASe. A l'époque, les comités de bénévoles des Maisons de quartier ont pu craindre une perte d'autonomie dans leurs actions au quotidien. «Ces craintes ont été apaisées par le fait que le partenariat demeure une réalité très

vivante et que tout est et sera entrepris pour conserver cette dynamique de concertation», constate Yann Boggio. Au niveau des missions, il y a en premier lieu le contrat de prestations qui fixe le cadre d'intervention de la FASe voulu par l'État. Puis il est attendu en 2011 de nouvelles conventions tripartites entre la FASe, les comités des Maisons de quartier ou centres de loisirs et les communes.

Dans ce cadre, les comités ont un rôle crucial à jouer pour donner des impulsions au développement de programmes d'actions spécifiques qui répondent aux besoins de la population. Car, et c'est un des credo du nouveau secrétaire général, plus on est en prise directe avec le terrain, plus les actions seront efficaces.

Politique de la ville: mode d'emploi

Vivre ensemble Une politique de la ville interdépartementale et transversale est progressivement mise en place pour lutter contre les inégalités et améliorer le cadre de vie dans les quartiers en difficulté. Par MEHDI AOUDA

Depuis une quinzaine d'années, le canton de Genève a vu les inégalités sociales se creuser (diminution des revenus disponibles d'une partie de la population des travailleuses et des travailleurs, augmentation du taux de chômage, explosion des dépenses d'assistance publique, etc.). Des poches de précarité se sont formées dans certains quartiers du canton.

Le Réseau d'enseignement prioritaire

C'est à la suite de ce constat que le Réseau d'enseignement prioritaire (REP) a été mis en place en 2006 pour réduire les inégalités et combattre l'échec scolaire. Depuis la rentrée 2010, 17 établissements composent le REP. Celui-ci sera étendu au cycle d'orientation. Dans la même perspective, les déclarations communes signées en 2008 et 2009 entre le Conseil d'État et le Conseil administratif de la ville de Genève, Vernier, Lancy et Onex (Carouge et Meyrin en 2011) constituent un socle partenarial entre l'État et les communes dans le cadre de la politique de la ville.

L'école, le logement, la culture

Cet élan a été valorisé lors du Discours de Saint-Pierre, dans lequel le Conseil d'État a affirmé une volonté très claire pour «...enrayer la montée des inégalités et la dégradation des conditions de vie (...). C'est pourquoi une véritable politique de la ville est nécessaire. Nous lancerons un plan d'investissement axé sur l'école, le logement, la culture, l'intégration et la sécurité qui restaurera le sentiment d'appartenance à son quartier, le bien-être et la qualité de la vie».



Photo: J.-P. Morier

Pour ce faire, le Conseil d'État a créé une délégation à la politique de la ville composée de la conseillère et des conseillers d'État Michèle Künzler, Mark Muller et Charles Beer qui en assure la présidence. Cette priorité est également inscrite dans le programme de législature avec, entre autres, l'élaboration d'un projet de loi en 2010.

Qu'entend-on par politique de la ville?

Mais au-delà du Réseau d'enseignement prioritaire, qu'entend-on exactement par politique de la ville? Des actions menées par l'État et les communes, ciblées sur les territoires et quartiers qui conjuguent les difficultés sociales, économiques et environnementales, afin d'assurer la mixité sociale et l'égalité des chances. Il s'agit d'accentuer et de coordonner «l'effort public» là où cela est nécessaire.

Cette politique publique ne vient pas en substitution à ce qui existe mais bien en complémentarité. En cela, la politique de la ville est interdépartementale et partenariale. L'État ne

peut agir seul, c'est pourquoi la politique de la ville repose sur un partenariat important avec les communes concernées par ces territoires et quartiers, en lien avec les acteurs locaux (fondations, travailleurs sociaux, associations, etc.) qui ont une bonne connaissance du terrain. Elle développe en ce sens une double approche; territoriale parce qu'elle cible des quartiers précis, et «intégrée» car elle intervient sur tous les domaines du cadre de vie dans ces quartiers (urbain, social, environnemental, etc.). L'identification des quartiers et territoires concernés se fera sur des critères précis définis par le Centre d'analyse territoriale des inégalités de Genève CATI-GE (créé en 2009 et rattaché à l'Université de Genève), en lien avec les communes.

Vous l'aurez compris: réduction des inégalités, cohésion sociale, mixité sociale et vivre ensemble, tels sont les objectifs de la politique de la ville qui représente un enjeu majeur pour une société plus juste, plus solidaire, plus humaine. ■

Débat autour d'une demi-journée d'école en plus

Temps scolaire Seuls en Suisse, les élèves genevois fréquentent l'école primaire quatre jours par semaine. Dans un contexte d'harmonisation intercantonale, le Conseil d'État préconise une demi-journée supplémentaire. Pour les petits, le mercredi matin serait facultatif.

Comme annoncé dans son programme de législature 2010-2013, le Conseil d'État a adopté, fin septembre, un projet de loi visant à modifier l'horaire scolaire des élèves de l'école primaire, en lien avec l'harmonisation intercantonale de la scolarité obligatoire qui commencera à prendre effet à la rentrée 2011. Le niveau d'exigences s'élèvera, particulièrement en mathématiques, sciences expérimentales et langues (français tout d'abord, ainsi qu'allemand et anglais). Pour atteindre ces objectifs, la semaine de quatre jours instaurée en 1997 doit être réaménagée.

«C'est la question de l'égalité des chances qui se pose à la société genevoise»

Frédéric Wittwer

Au terme de plusieurs mois de travaux avec les partenaires de l'école ainsi que d'une consultation auprès d'une centaine d'instances associatives, politiques, syndicales, religieuses, culturelles et sportives, le Conseil d'État préconise le retour à une semaine d'école de quatre jours et demi à compter de la rentrée 2013. Les élèves iraient ainsi à l'école le mercredi matin, de façon facultative jusqu'à l'actuelle 2^e primaire (lorsqu'ils ont 7 ans) et obligatoire dès la 3^e primaire. Cette solution est apparue comme la meilleure du point de vue des rythmes d'apprentissage des enfants.

Le processus démocratique suit son cours. Ce projet de loi doit maintenant être débattu au Grand Conseil et, si les députées et les députés devaient l'accepter, éventuellement modifié, il pourrait, suite à un éventuel référendum,

être soumis au peuple. Car au-delà de la proposition d'un nouvel horaire, «c'est la question de l'égalité des chances qui se pose à la société genevoise», résume Frédéric Wittwer, directeur du projet au département de l'instruction publique, de la culture et du sport (DIP).

En Suisse, comme en Europe

Aujourd'hui, les élèves du canton ne luttent pas à horaire égal avec leurs camarades suisses. L'écart pourrait même se creuser. Le gouvernement vaudois a par exemple annoncé en septembre vouloir augmenter le temps d'école, tout particulièrement au primaire. Son but, là encore, est de pouvoir répondre aux objectifs du Plan d'études romand (PER) qui entrera progressivement en vigueur dès la rentrée 2011 dans les écoles de l'espace romand.

En Europe, seuls les élèves français – et uniquement depuis 2008 – ne fréquentent l'école que quatre jours par semaine. Partout ailleurs, c'est cinq jours. Voire plus comme en Italie, en Allemagne, en Pologne, en Lettonie et à Malte.

LE MERCREDI MATIN, MAIS AUSSI...

Le mercredi matin à l'école ou non en 2013 ? Les travaux et la consultation menée ces derniers mois par la commission HarmoS et horaire scolaire (HHS) à la demande du DIP ont permis de mettre à plat toutes les options possibles, les avantages et inconvénients de chaque scénario ainsi que les avis des principaux acteurs. Dans son projet de loi, le

Conseil d'État fournit des pistes complémentaires à sa principale recommandation: réaménagement de l'horaire journalier; coordination entre les activités scolaires et parascolaires; étude de la répartition du temps d'enseignement dans l'année; réexamen des trois quarts d'heure de «temps d'accueil» des petits en début de matinée et d'après-midi.

Le débat parlementaire promet d'être riche. Il en va de l'avenir des écolières et écoliers genevois. «Le premier élève qui aura parcouru toute sa scolarité obligatoire avec un enseignement uniquement basé sur le PER finira le cycle d'orientation au terme de l'année scolaire 2022-2023», se plaît à rappeler le Conseil d'État.



Dessins d'élèves de l'école primaire du Seujet. Maîtresse spécialisée arts visuels, Constanza Bravo

1 Je lis

2 Je cours

3 Je fais de la science

Photos: J.-P. Morier



En France, deux ans à peine après l'introduction de la semaine à quatre jours, le ministère de l'éducation imagine revenir sur cette décision en lançant une consultation sur les rythmes scolaires. En mai dernier, la très respectée Cour des comptes a effectivement épinglé sans détour la semaine de quatre jours: «Cette situation ne peut qu'appeler les critiques les plus vives, dans la mesure où elle contribue à aggraver les inégalités tout en mettant les élèves les plus fragiles en situation d'échec dès le début de leur scolarité.»

En Allemagne, pays dans lequel les élèves vont le plus souvent à l'école le matin seulement selon un horaire continu, l'école à temps plein, telle que retenue par le Conseil d'État, est de plus en plus prisée dans les Länder car plébiscitée par les mères célibataires et les familles défavorisées. Par ailleurs, statistiquement, les élèves suivant l'horaire à mi-temps enregistrent de moins bons résultats.

A Genève, Frédéric Wittwer dresse le même constat: la discrimination entre enfants se creuse pendant les activités extrascolaires. En effet, «les élèves ne disposent pas de la même offre selon le statut social et économique des parents, selon que ceux-ci peuvent ou non être

AU DODO!

Dans tous les cas, le mercredi étant inscrit comme «journée de repos», l'heure du coucher des enfants est très souvent retardée le mardi. Se lever plus tard le mercredi rompt le rythme biologique.

«Les couchers tardifs en semaine ou le week-end, contrairement aux idées reçues, ne sont pas automatiquement compensés par une récupération du temps de sommeil perdu le lendemain ou

dans les jours qui suivent», rappelle François Testu, psychologue, professeur à l'Université François-Rabelais de Tours. Il faut dormir suffisamment et de manière régulière.

présents », poursuit-il. L'école – obligatoire et gratuite pour toutes et tous – doit tendre à corriger les inégalités. Tous les enfants ne peuvent pas profiter de leur temps libre pour pratiquer des activités sportives, artistiques, culturelles, religieuses ou même scolaires (cours de langues par exemple) mais payantes.

Horaire scolaire et égalité des chances sont étroitement liés. Le Conseil d'État motive sa proposition par sa volonté de rétablir «des conditions au moins équivalentes à celles de ses voisins romands » et de « mieux mettre en valeur les capacités des élèves quel que soit le niveau social de leurs parents ».

Tous les dossiers sur l'horaire scolaire, HarmoS et le PER: www.ge.ch/dip ■

Les congés scolaires au fil du temps

Temps scolaire Si un congé hebdomadaire d'une journée est de règle dès le début du XIX^e siècle, la détermination de ce jour fluctue au fil du temps et a même pu varier entre les écoles de la ville et celles de la campagne.

Par CHANTAL RENEVEY

Jusqu'à ce jour, les modifications des congés hebdomadaires n'ont jamais fait l'objet d'un projet de loi sanctionné par la volonté populaire. L'actuelle proposition du Conseil d'État au Grand Conseil visant à introduire le mercredi matin à l'école primaire est donc une première historique.

Au début du XIX^e siècle, lorsque les pasteurs des communes protestantes fixent les jours de repos en semaine, ils accordent aux écoliers un congé hebdomadaire qui tombe le plus souvent le jeudi. Dans les communes catholiques, les écoles sont fermées le mercredi ou le jeudi. Le principe d'un jour complet de congé au milieu de la semaine est en vigueur, mais ce jour varie en fonction des communes.

Premières inscriptions réglementaires

La première loi générale sur l'instruction publique, datée du 25 novembre 1848, laisse au Conseil d'État le soin de fixer la durée et l'époque des congés. Le règlement de 1849 prévoit un jour d'arrêt, le jeudi en ville et le mercredi à la campagne. Il faut attendre le règlement de l'enseignement primaire de 1888 pour voir le jeudi devenir jour de congé officiel dans les écoles enfantines et primaires de tout le canton; cette disposition est reprise dans les textes officiels postérieurs.

Quant au congé du samedi après-midi, c'est en 1949 seulement qu'il est généralisé à l'ensemble des écoles primaires genevoises durant l'entier de l'année scolaire. Auparavant, il n'existait que dans les écoles de l'agglomération urbaine durant les mois de mai, juin et septembre.

Changements d'horaire

En 1980, une initiative populaire propose la suppression du samedi scolaire. Le Grand Conseil n'entre même pas en matière et, deux ans plus tard, elle est refusée par le peuple.

Mais un nouvel horaire, qui implique le passage du jeudi au mercredi de congé et le congé d'un



samedi sur deux dans l'enseignement primaire, entre en vigueur en automne 1992. Il permet d'intégrer la demi-journée de congé bimensuelle obtenue par le personnel enseignant suite à la réduction du temps de travail dans la fonction publique, désormais fixé à 40 heures par semaine contre 42 précédemment. Cependant, cette solution ne satisfait pas grand monde et, en 1996, le DIP décide de lancer une enquête basée sur deux variantes: soit l'horaire «2 + 2» (lundi, mardi, jeudi, vendredi), soit l'horaire romand (école le mercredi matin, congé le samedi matin).

Au final, l'enseignement primaire adopte l'horaire «2 + 2» et l'enseignement secondaire applique l'horaire romand. Officialisées par le Conseil d'État en juillet 1996, ces nouvelles dispositions sont introduites à la rentrée 1997, le temps d'élaborer par concertation interne le découpage du temps quotidien. ■

Congés hebdomadaires dans l'enseignement primaire:

XIX^e siècle: un jour de congé hebdomadaire variant selon les communes

1848-1849: congé le jeudi en ville, le mercredi à la campagne

1888: congé le jeudi en ville et à la campagne

1949: généralisation du congé du samedi après-midi

1992: congé le mercredi et un samedi sur deux

1997: congé le mercredi et le samedi

Des profs gravés dans la mémoire

Formation À l'heure où Genève inaugure son Institut universitaire de formation des enseignants (IUFE), d'anciens élèves nous parlent de leurs profs.

«C'est au collège que j'ai rencontré mon mentor»

En 1973, Igor Chlebny a débarqué à Genève en provenance de Pologne sans savoir parler français. Ses parents avaient fait une demande d'asile politique. Il avait six ans et demi.

En 1976, à l'école de Montfleury à Versoix, il entre dans la classe de 4P de Lucienne Steffen. «Elle était tout aussi grande et imposante que gentille», se souvient Igor. Des images lui reviennent: la fabrication d'un cadran solaire, des sorties de ski à La Givrine, de très nombreuses activités musicales. «Pour le spectacle de fin d'année, elle me disait de chanter en play-back parce que j'avais une voix de crécelle», plaisante-t-il.

Puis, il y eut le cycle d'orientation des Colombières et, en 8^e, le «prof de classe», Alain Clément. «Nous avons fait pleurer la prof de dessin en montant sur les tables et en criant. Un élève avait fait semblant de jeter une chaise par la fenêtre. Alain Clément nous a fait réfléchir sur ce que nous avons fait. Il nous avait dit en début d'année de nous comporter en adultes. Qu'est-ce que cela signifiait pour nous? En mettant les points sur les i, il a pris l'ascendant sur la classe. Il n'a jamais renvoyé un élève. Sa seule parole suffisait.»

Déménagement aux Avanchets, passage au cycle des Coudriers et entrée au collège Rousseau. Le collège en réforme avec options. Plus de classe à proprement parler, mais des groupes d'une douzaine d'élèves. «C'est là que j'ai rencontré mon mentor, Daniel Cevey, le prof de physique.» Pendant quatre ans, Igor Chlebny dit avoir appris du professeur une «rigueur méthodologique». «J'ai ensuite fait physique à l'Université grâce à lui, même si c'était une des matières où j'avais les moins bonnes moyennes. J'aimais les challenges que représentaient les problèmes. Avec lui, tout devenait simple, il y avait de l'élégance dans les solutions qu'il proposait.»



Photo: DR

«Avec lui, tout devenait simple, il y avait de l'élégance dans les solutions qu'il proposait»

Igor Chlebny

Après des débuts dans le journalisme scientifique au *Journal de Genève*, Igor Chlebny est aujourd'hui chargé de communication du Pôle de recherche national Survie des plantes à l'Université de Neuchâtel. Ses parents, Marian Chlebny et Catherine Birska Chlebny, sont à l'origine des classes artistiques, cette structure qui dès 1974 a accueilli à La Grève, à Versoix, des générations de petit-e-s Genevois-e-s.

«Un prof de maths très compréhensif»

Pas facile d'être une sportive de très haut niveau et de suivre des études. Pour y parvenir, il faut non seulement bénéficier d'une structure adaptée, mais également d'enseignant-e-s compréhensifs-ives. Ces deux dernières années, Swann Oberson a pu en faire l'expérience. La meilleure nageuse de Suisse à l'heure actuelle – elle a terminé 6^e aux Jeux de Pékin en 2008 – se dit enchantée de l'accueil qu'elle a reçu au Collège pour adultes. Et si elle ne devait citer qu'un enseignant, cela serait son prof de maths de l'an dernier.



Photo: J.-P. di Silvestro

«J'ai toujours été nulle en maths. Mais l'année passée, pour la première fois, j'ai eu du plaisir dans cette branche. Les explications du prof étaient très claires, mais il avait également plein d'exemples à donner sur l'utilisation des maths. Ainsi, il nous expliquait quelle application mathématique un Indien devait utiliser pour construire son tipi», se souvient-elle. «En outre, ajoute Swann Oberson, il nous répétait souvent qu'il n'était pas là pour nous mettre des bâtons dans les roues, mais pour nous aider. Et puis il me demandait toujours des nouvelles de mes résultats sportifs, signe qu'il s'intéressait vraiment à ce que je faisais.»

De manière plus générale, Swann Oberson, qui voyage beaucoup pour son sport, a pu compter sur la compréhension de l'ensemble de l'école pour ses absences. «L'an passé, d'août à fin octobre, je n'étais pratiquement jamais à l'école. Mais les enseignants m'ont aidé à rattraper les

«Il expliquait quelle application mathématique un Indien devait utiliser pour construire son tipi»

Swann Oberson

cours. Ils m'envoyaient les devoirs par e-mail et me les corrigeaient également.» Verdict de la nageuse: «J'ai très bien réussi mon année.» Et si depuis la rentrée Swann a quitté le collège avant d'avoir pu passer ses examens de maturité, ce choix est motivé uniquement par des raisons sportives. Bien que toujours membre du club Natation Sportive Genève, elle s'entraîne désormais en Allemagne. «Mais pour les enseignants qui m'ont soutenu, j'en suis presque désolée.»

«La prof de français se mettait à notre niveau»

Un prof de dessin au collège et une prof de français au cycle d'orientation. Voilà les deux enseignants qui, plus que d'autres, restent rangés au rayon des excellents souvenirs de Frederik Peeters, dessinateur et auteur de BD.

Un enseignant de dessin: quoi de plus normal pour un dessinateur? Eh bien pas tout à fait. Frederik Peeters s'en explique: «J'arrivais aux cours avec une forme d'arrogance, car j'estimais ne rien avoir à apprendre. Mais cet enseignant n'est pas entré dans mon jeu, il m'a pris à revers.

Lire aussi en page 19 ►



Photo: DR

Frederik Peeters

Des profs gravés dans la mémoire

- Il m'a montré que le dessin, c'est aussi une affaire d'intelligence et pas que d'apparence. Il m'a appris à tolérer les mauvais dessins, à travailler avec la main gauche, à regarder le sujet davantage que le dessin. Plus tard, lorsque je suis allé aux arts appliqués, cela m'a été utile.»

L'enseignante de français reste imprégnée dans la mémoire de Frederik Peeters pour une autre raison: «En fin de neuvième année, elle a offert à chaque élève de la classe un livre différent, en fonction de la personnalité de chacun, et une dédicace personnelle. A une fille qui témoignait d'une certaine impertinence, elle a donné *Zazie dans le métro*. A un de mes copains, c'était *Le Seigneur des anneaux*. Moi, j'ai reçu *La Plaisanterie* de Milan Kundera.» Mais avec cet avertissement: ne pas lire l'ouvrage avant d'avoir 18 ans. Pendant trois ans, le livre est donc resté fermé mais bien visible dans la bibliothèque, histoire de ne pas l'oublier le moment venu.

D'une manière générale, «les cours de cette enseignante n'étaient jamais rébarbatifs, toujours vivants. En outre, elle gérait les conflits avec un certain détachement. En fait, même si on voyait qu'elle en savait beaucoup plus que nous, elle se mettait à notre niveau.»

«On établissait des contrats en début de semaine»

«C'était quelqu'un d'extraordinaire, l'image du maître de classe par excellence.» Pour la comédienne Brigitte Rosset, l'enseignant dont elle garde le meilleur souvenir, elle l'a eu en 5^e et 6^e primaire. Son nom? Didier Salamin, bien connu des institutrices et instituteurs puisqu'il deviendra directeur général de l'enseignement primaire jusqu'à sa retraite, il y a un peu plus d'une année.

Mais à l'époque, début des années 1980, Didier Salamin était bien présent en classe. «Je fais partie de la première génération qui a été confrontée à la grammaire rénovée. On voyait que Didier Salamin était passionné par cette nouvelle manière d'apprendre le français. Il avait mis en place plein de méthodes pour nous l'enseigner. Il avait notamment adapté les règles du Lexidata et toute la classe adorait y jouer», se souvient Brigitte Rosset.

Elle enchaîne: «Le lundi, nous établissions le contrat de travail de la semaine et nous faisons le bilan le samedi matin (ndlr: encore jour d'école à cette époque). Chacun pouvait travailler à son rythme et l'enseignant était très disponible pour celles et ceux qui avaient besoin d'aide. Cela nous donnait une forme d'indépendance et créait une atmosphère de classe

solidaire, car les bons élèves pouvaient aider les autres.»

Au-delà de ses qualités humaines, Didier Salamin était un grand motivateur: «Il poussait vraiment les élèves à donner le meilleur d'eux-mêmes. Et lorsqu'il estimait que nous avions bien travaillé, il nous lisait à haute voix des passages du *Petit Nicolas*. Avec ses talents de comédien, il captivait tout le monde.» Et quoi de mieux que de commencer le week-end avec le facétieux personnage créé par Sempé et Goscinny? ■



Brigitte Rosset

Photo: DR

Tous à la même enseigne

«Un modèle d'avenir».

En inaugurant, en octobre, l'Institut universitaire de formation des enseignants (IUFE), le conseiller d'État chargé du DIP Charles Beer situait d'emblée l'importance de la nouvelle institution pour les générations futures. Yves Flückiger, vice-recteur de l'Université, n'était pas en reste: «L'Université est heureuse de mettre à disposition de la collectivité l'ensemble des disciplines scientifiques qui sont aujourd'hui indispensables à une formation de qualité des enseignants, étant entendu que leur niveau de formation exerce une influence directe sur les compétences des élèves.»

Et lorsque l'on sait que, comme le souligne Charles Beer, «la trace d'un enseignant dans la société – entre sa première volée d'élèves et sa dernière – est d'un siècle», on comprend aisément l'enjeu du IUFE.

Fort de ces principes, le canton poursuit dans sa volonté de former le personnel enseignant dans un cadre universitaire. Il concrétise ainsi un projet qui replace Genève à la pointe dans le domaine de la formation professionnelle des enseignant-e-s et de la recherche pédagogique. S'il est issu de la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation (FAPSE), le IUFE est bel et bien un institut interfacultaire auquel participent également les facultés des lettres, des sciences, des sciences économiques et sociales, sans oublier la médecine, au statut de faculté associée.

Mission première de cet institut, former les enseignant-e-s du primaire, ce qui était déjà le cas à la FAPSE, mais également celles et ceux du secondaire, ce qui est nouveau. Les premiers suivront un cursus de quatre ans

composé d'un bachelier de trois ans et d'un certificat d'une année qui sera fortement orienté sur la pratique.

Pour le conseiller d'État Charles Beer, «il faut être réaliste. On ne peut plus répondre aux exigences actuelles demandées aux enseignants en les formant en trois ans». Les seconds, bénéficiant déjà d'un master dans une discipline enseignable, suivront un cursus de deux ans avec un stage en responsabilité à mi-temps dans des classes pendant une ou deux années. Cette articulation entre recherche, pratique et enseignement devrait constituer un des points forts de l'Institut.

Au final, Genève se dote d'un modèle unique en Suisse – ailleurs, on forme les instituteurs-trices dans des hautes écoles pédagogiques en trois ans – qui, au dire de beaucoup, fait des envieux. ■

La littérature, à quoi ça sert?

Francophonie Quatre écrivains, femmes et hommes, ont participé à une rencontre avec les collégiennes et les collégiens du CEC Nicolas-Bouvier en marge du XIII^e Sommet de la Francophonie de Montreux.

«Je persiste à croire qu'en dernière instance, pour parler la langue d'Althusser, on écrit toujours «pour» ou «contre». On met toujours en discussion des réalités du monde. Et je pense que c'est une naïveté très dangereuse quand un écrivain oublie qu'à partir du moment où il produit du texte, il produit de l'idéologie.»

Lyonel Trouillot, célèbre romancier et poète haïtien, s'exprimait ainsi le 21 octobre dernier lors d'une discussion avec plus d'une cinquantaine d'élèves du collège Voltaire et du collège et école de commerce Nicolas-Bouvier. Cette rencontre, organisée en marge du XIII^e Sommet des chefs d'État et de gouvernement de la Francophonie de Montreux, a été l'occasion d'un grand débat brassant notamment des idées sur la francophonie, l'usage de la langue et le rôle de la littérature.

Lyonel Trouillot était accompagné de Lise Bissonnette, écrivaine et journaliste canadienne, Pascale Kramer, écrivaine suisse, et Henri Lopès, ambassadeur du Congo en France et écrivain. Toutes et tous étaient membres du jury du Prix littéraire des cinq continents de la Francophonie 2010 qui devait être remis le lendemain au château de Chillon à la Roumaine Liliana Lazar pour son premier roman *Terre des affranchis* (voir encadré).

Les raisins de la colère

«J'ai lu *Les Raisins de la colère* de John Steinbeck quand j'avais 11 ans», a raconté Lyonel Trouillot aux élèves genevois qui lui demandaient si une œuvre littéraire pouvait changer un pays. «Je suis un petit-bourgeois haïtien. Je suis né dans une société pauvre mais je n'avais pas vu la pauvreté. J'ai découvert non seulement la pauvreté de mon pays mais aussi celle du monde dans un livre écrit par un Américain. Et je pense que si la littérature ne sert pas à ça, elle ne sert qu'à la vanité de petits-bourgeois.»

Henri Lopès a nuancé: «Le romancier joue avec le goût. Nous pensons de mauvais goût de faire de nos ouvrages des pamphlets. Mais nous sommes pour la transformation de l'être

humain, de manière peut-être quelquefois inconsciente. Et nous sommes toujours, pour reprendre Sartre, en situation.» La Suisse Pascale Kramer a pour sa part avoué: «Je ne pense pas que ce doit être le désir d'un auteur d'essayer de changer quoi que ce soit.» Tandis que Lise Bissonnette envisageait une influence positive de la littérature sur l'affirmation d'une conscience collective des Québécois.

Ailleurs dans le débat, les questions des élèves ont révélé l'ambiguïté des liens entre la France et l'ensemble du monde francophone. Quelles relations entretiennent notamment les écrivains de langue française avec les maisons d'édition parisiennes? Être ou ne pas être publié à Paris?

Dans le domaine de la culture et de l'information, les flux vont majoritairement du Nord vers le Sud. Et, interrogé par un élève sur le rap et sa langue, Lyonel Trouillot n'a pu que confier «sa grande méfiance» vis-à-vis de cette expression: «Le rap est le cadeau transversal fait aux jeunes des milieux pauvres. J'aurais préféré que les gens aient la capacité de se révolter à partir de leurs ancrages culturels et non à partir de cet universel imposé par une condition de pauvreté.»

La vidéo de la conférence sur www.ge.ch/dip

Prix des cinq continents 2010

Le Prix des cinq continents de la Francophonie 2010 a été attribué cette année à la Roumaine Liliana Lazar pour son premier roman *Terre des affranchis* (Ed. Gaïa, Paris, 2009). Le jury, présidé par Lyonel Trouillot, a qualifié l'œuvre de «conte cruel, politique et métaphysique où, dans la lutte entre le bien et le mal, devant la brutalité des faits, il n'y a pas de rédemption».

L'action, qui démarre en 1955, se situe au sud de la Roumanie d'avant et après Ceaucescu. Victor commet un crime et va devoir vivre caché de longues années. Son besoin de rédemption l'amènera à accepter une mission secrète: être copiste afin de sauver les écrits des saints, interdits sous le régime communiste.

Voir aussi: www.francophonie.org



Photo: J.-P. Morier

Des familles de cœur

Solidarité Alors que l'Office de la jeunesse mène une campagne publicitaire pour recruter des familles d'accueil avec hébergement, Anna, Éric et Jean¹ témoignent des bienfaits d'une telle expérience.

Chaque année à Genève, toujours plus d'enfants doivent être placés dans des foyers ou des familles d'accueil avec hébergement². Or le nombre de familles d'accueil est nettement insuffisant et les structures existantes chargées d'accueillir temporairement les tout-petits éprouvent de la peine à répondre à la demande. Anna, Éric et Jean ont été accueillis au sein de l'une de ces familles et ils en parlent avec beaucoup d'émotion et de tendresse. Tout en soulignant les bénéfices qu'ils en ont retirés.

Il y a quelques semaines, Jean a effectué une véritable déclaration d'amour. A 22 ans, cet apprenti, qui travaille dans la restauration, a demandé aux parents de la famille d'accueil avec hébergement – où il a vécu entre 12 et 18 ans – de l'adopter. «Je me suis senti déstabilisé lorsque je les ai quittés. J'avais besoin de sentir qu'il y avait quelqu'un derrière moi», avoue ce père d'un petit garçon de 3 ans. A ce fils qui n'était pas attendu mais qui le comble aujourd'hui, Jean a aussi voulu laisser un héritage: celui d'une famille unie que lui-même n'a pas toujours connue.

«Avant mon arrivée dans cette famille d'accueil, je ne connaissais pas la signification du mot famille», se souvient Jean. Un père biologique violent, alcoolique, sans travail et une mère décédée à la suite d'un drame familial conduiront Jean à être placé au sein de cette famille d'accueil. Le jeune homme – qui a quelques mauvaises fréquentations et traîne parfois dans la rue à cette époque – y découvrira plusieurs valeurs et règles: «L'amour, la compassion, la compréhension, la rigueur, l'autorité et les notions

d'harmonie et de famille m'étaient parfaitement inconnus jusqu'alors.» Ces valeurs lui permettront de forger son caractère et sa personnalité.

Les premiers mois au sein de cette famille d'accueil ont constitué un grand changement pour Jean. Aujourd'hui, il se sent «redevable» vis-à-vis de ceux que Jean appelle désormais «Papounet» et «Mamounet», après les avoir longtemps désignés par leurs prénoms respectifs. Quand bien même ils ne remplaceront jamais ses parents biologiques, «ce sont eux qui m'ont élevé mais la différence avec mes parents biologiques provient de l'intérieur», explique-t-il en désignant son cœur.

Une bouée de sauvetage

«Pour abrégé mes souffrances, j'ai parfois songé à mettre fin à mes jours», avoue Anna. A 23 ans, cette jeune femme mord désormais la vie à pleines dents et songe plutôt à rattraper le temps perdu avec ceux qu'elle désigne comme ses «parents de cœur», sa famille d'accueil avec hébergement. De 7 à 12 ans, Anna a été placée au sein d'une institution parce que sa mère biologique – détentrice des droits parentaux – s'était opposée au prolongement de son placement dans cette famille d'accueil avec hébergement, où elle avait pourtant vécu les premières années de sa vie.

Lorsqu'elle aperçoit aujourd'hui sa mère de sang dans la rue, Anna évite de croiser son regard. La jeune femme n'a pas réussi à refermer les plaies encore vives d'une période de sa vie marquée par des violences physiques et sexuelles. Conçue à l'issue d'une relation d'un soir entre sa mère et un père qu'elle n'a jamais connu, Anna a été confiée à une famille d'accueil quelques semaines après sa naissance, sa mère – 16 ans à l'époque – étant incapable de s'en occuper. A 6 ans, elle retournera pourtant vivre chez sa mère avant de rejoindre, une année plus tard, une institution.

¹ Prénoms modifiés par la rédaction.

² Lire *Les Clefs de l'École*, numéro 5, printemps 2010, pp.18-21.



Vivre au sein d'une famille d'accueil avec hébergement constitue une expérience souvent réparatrice pour l'enfant.

Photo: F. Grobet

Contact

ELP – Accueil et placement familial avec hébergement

7, rue des Granges,
1204 Genève

Horaires: du lundi
au vendredi, 9h-12h
et 14h-17h

Tél: 022 546 10 40
e-mail: autorisation-
accueil-enfants@etat.
ge.ch

[www.ge.ch/structures
_accueil/](http://www.ge.ch/structures_accueil/)



«Pour abrégé mes souffrances, j'ai parfois songé à mettre fin à mes jours.»



Sa famille d'accueil avec hébergement, Anna la retrouvera à l'âge de 13 ans pour y panser ses plaies. «C'est l'endroit où j'ai pu me refaire une santé», explique la jeune femme, pour qui ses « parents de cœur » ont représenté une véritable bouée de sauvetage. «Sans eux, j'aurais sans doute fini dans la rue.» Parfaitement soutenue par sa famille d'accueil, Anna a aujourd'hui achevé sa formation professionnelle et réussi à nouer une relation affective avec un garçon de son âge.

«Etre aimé pour se sentir bien»

A l'image d'Anna, Éric est aujourd'hui un jeune homme épanoui. Cet apprenti de 20 ans, qui travaille dans le domaine technique, a enfin trouvé une stabilité professionnelle après avoir fréquenté l'école de commerce puis l'école de culture générale, sans succès. Lucide, Éric reconnaît qu'il n'a pas mis tous les atouts de son côté pour réussir ses études. «A partir de Noël, je n'allais plus à l'école. Et à 18 ans, je signalais les excuses pour mes absences...» Pour le remettre sur le droit chemin, Éric a pu compter sur le soutien de ceux qu'il appelle affectueusement «Papy» et «Mamie», soit le père et la mère de la famille d'accueil avec hébergement où il réside depuis l'âge de 9 ans.

Cela fait aujourd'hui onze ans qu'Éric vit au sein de cette famille sous la responsabilité de ceux qu'il considère comme «ses» parents. «Je n'en ai pas connu d'autres», estime l'apprenti, qui a rencontré sa vraie mère à une seule reprise depuis sa naissance, à l'âge de 5 ans. Un père de sang qu'il n'a jamais connu et une mère

biologique confrontée à la délinquance l'ont contraint à passer une partie de son enfance en institution avant qu'il ne trouve le bon équilibre dans cette famille d'accueil. «Ici, je ne pouvais pas mieux tomber. Mes parents sont des gens cultivés et ouverts. Ils m'aiment autant que leurs enfants biologiques.»

Sans cet amour, Éric reconnaît que son adolescence aurait été plus chaotique: «Je suis influençable. J'aurais pu mal tourner.» Cette structure familiale lui a finalement permis de se (re)construire, après avoir éprouvé un sentiment d'abandon à une certaine période de sa vie. «Pour se sentir bien, il faut être aimé», affirme Éric, qui envisage avec sérénité ses futurs projets professionnels. «Tous les enfants biologiques de mes parents ont réussi leur vie. Je bénéficie moi aussi de cette chance aujourd'hui.»

L'OJ MET EN SCÈNE CHAPLIN

Depuis octobre dernier, l'Office de la jeunesse (OJ) a lancé une campagne publicitaire originale pour recruter des familles d'accueil avec hébergement par l'intermédiaire du grand écran. Pas moins de sept cinémas genevois – pour un total de 14 salles – diffuseront jusqu'en février 2011 un clip de 15 secondes, en préambule à la

projection de films. Réalisé par la direction des systèmes d'information et service écoles-médias, ce clip – qui se déclenche en trois versions – s'appuie sur des scènes du film *Le Kid*, de Charlie Chaplin, pour évoquer avec humour et tendresse l'importance du cadre familial pour le développement harmonieux d'un

enfant. Grâce à l'accord de la famille Chaplin et de la maison MK2 – qui détient les droits exclusifs du film – ce clip sera visible aussi bien dans de grands complexes cinématographiques que dans des salles indépendantes.

Pour plus d'informations:
www.ge.ch/familles-hebergement

Lorsque les maths deviennent poésie

MATHÉMATIQUES Professeur à l'Université de Genève, Stanislav Smirnov est le récent lauréat de la médaille Fields, équivalent du prix Nobel pour les mathématiques.

Avec Stanislav Smirnov, les mathématiques ont un parfum de café, avec un nuage de poésie. C'est qu'il a réussi à démontrer la formule de la percolation. Rencontre, comme il se doit, devant un café.

Pourquoi les mathématiques ont-elles parfois mauvaise réputation?

Stanislav Smirnov: En Union soviétique, les maths étaient encouragées, tout comme aux États-Unis à l'époque de la course à l'espace. Je crois que si une matière apparaît utile à un gouvernement parce qu'elle amène une plus-value évidente à la société, elle est favorisée. Le problème, c'est qu'il n'est pas toujours facile de faire le lien entre les mathématiques et leur grande utilité pour la société.

En outre, il est très difficile d'être un bon enseignant de mathématiques. En histoire, il y a toujours des anecdotes à raconter. En biologie ou en physique, on peut faire des expériences très intéressantes. Les mathématiques, c'est très abstrait.

Ceci dit, en Suisse, le niveau moyen des étudiants en mathématiques est très bon, nettement meilleur et plus uniforme qu'aux États-Unis. J'imagine donc que les enseignants sont bons aussi.

Que faudrait-il pour rendre les mathématiques plus attrayantes?

- À l'école, on a l'impression que la science est finie depuis Darwin, Newton et Pythagore. Pourtant, en biologie, on étudie le génome, et en physique il y a les découvertes du CERN. En maths, c'est la même chose. Il y a plein de problèmes non résolus, comme celui des turbulences. On peut écrire l'équation, mais on n'a pas encore réussi à la résoudre. Des exemples de ce type, il y en a beaucoup.

La difficulté avec les mathématiques, encore une fois, c'est que c'est une science très abstraite qui, à l'inverse de la physique, étudie quelque chose qui n'existe pas directement dans le monde naturel. Reste que pour décrire les lois physiques, on a besoin des mathématiques.

Par ailleurs, la plupart des mathématiciens travaillent aussi pour le côté esthétique des mathématiques. Mais pour apprécier cette esthétique, il faut de solides études. En musique, vous pouvez apprécier Mozart sans être un compositeur.

Les mathématiques sont-elles une clé de compréhension du monde?

- Oui (il hésite). Cela ajoute à notre compréhension du monde, mais on ne peut pas tout réduire à des équations.

Est-ce un langage universel?

- Je crois que oui. Il y a bien sûr des sujets à la mode et des traditions différentes selon les pays, mais, globalement, c'est un langage universel.

À ce propos, il y a une anecdote concernant le fameux physicien américain J. W. Gibbs, qui parlait très peu. Et une des rares fois où il a parlé, c'était lors d'une discussion d'enseignement des langues à Yale, pour dire que les mathématiques aussi étaient un langage.

Mais les mathématiques sont beaucoup plus qu'un langage. Une autre fois, le célèbre mathématicien allemand David Hilbert, évoquant un de ses anciens étudiants, affirma que celui-ci était devenu poète parce qu'il n'avait pas assez d'imagination pour les mathématiques.

Justement, pour vous, les mathématiques, c'est un peu comme la poésie?

- Il y a une partie scientifique comme en physique ou en biologie, mais aussi une part d'esthétique et de créativité comme dans les arts. Mais c'est plus rigoureux. En musique, ce n'est pas seulement des règles qui définissent ce qui est harmonieux. Avec les mathématiques, les règles sont très précises sur ce que l'on peut ou ne peut pas faire.

De quand date votre passion pour les mathématiques?

- Je ne me souviens plus vraiment. Quand

LA SEMAINE DES MATHS

Depuis 2004, la Commission genevoise de l'enseignement des mathématiques organise à un rythme biennal la semaine des maths.

L'événement, qui cette année a eu lieu du 11 au 15 octobre, concerne tous les degrés d'enseignement, de l'école enfantine à l'enseignement universitaire. La semaine des maths a notamment pour but de promouvoir la cohérence de l'enseignement des mathématiques durant toute la scolarité en optant pour une problématique commune.

Ce travail sur un thème identique permet de mieux percevoir l'unité des mathématiques. Le thème retenu en 2010 était le pliage. Par ailleurs, pour la première fois, des contacts avec l'Université d'Hawaï ont permis de réaliser simultanément la même semaine des maths à l'autre bout du globe, puisque le matériel élaboré à Genève a été intégralement traduit en anglais.

« Les mathématiques sont beaucoup plus qu'un langage »

Stanislav Smirnov



j'étais enfant, vers 8 ou 10 ans, mon grand-père, qui était mathématicien de formation, m'avait donné beaucoup de livres de vulgarisation sur les mathématiques et la physique. Mais à l'époque, je pensais plutôt suivre une voie plus technique, comme construire des avions.

Et puis, comme j'avais de bonnes notes en mathématiques à l'école, j'ai participé aux olympiades. En URSS, c'était presque obligatoire lorsque vous étiez bon élève. J'avais 11 ans à l'époque et j'ai compris que j'étais doué en mathématiques. J'ai alors participé à des cercles mathématiques que je fréquentais à côté de l'école deux fois par semaine. Il y avait d'autres élèves bons en maths et d'excellents professeurs. Et voilà.

Ceci dit, mes copains de l'époque de ces cercles ne sont pas tous devenus des mathématiciens. Mais les mathématiques demeurent le meilleur moyen de comprendre la logique et ce qui ne l'est pas. Par exemple, si vous regardez une publicité, on vous dira souvent quelque chose d'incorrect du type «car 2 et 2 font 4, alors il vous faut boire telle marque de café». C'est une logique qui ne résiste pas aux mathématiques.

De même, plus de la moitié des étudiants qui ont étudié les mathématiques avec moi à l'Université travaillent aujourd'hui dans d'autres domaines. Mais ils ont cette structure logique qui les aide. Je pense que si on est bon en maths, on peut apprendre n'importe quoi après.

Reste qu'il est plus facile d'expliquer l'importance d'apprendre à nager – sinon vous vous noyez – que celle d'apprendre la trigonométrie.

Vous avez réussi à démontrer la formule qui calcule le passage de l'eau à travers le café, la percolation.

Comment cette idée vous est-elle venue ?

- Des expériences numériques avaient déjà été réalisées avec cette formule, mais celle-ci n'avait jamais été démontrée. Ce n'était donc que des suppositions. J'ai d'abord utilisé les approches physiques, mais je n'ai pas réussi. Puis j'ai essayé avec d'autres méthodes. En fait, on travaille jour après jour, des fois on laisse de côté le problème pendant un mois ou deux, puis on y revient et on parvient à faire la démonstration.

Le but avec la percolation était de prouver une formule que l'on connaît déjà. Mais des fois, on ne sait pas ce que l'on cherche et on ne sait pas si on va arriver à quelque chose d'intéressant.

J'ai lu que vous étiez assez moyen en calcul. Un paradoxe ?

- Ce que je voulais dire par là, c'est qu'en mathématiques, on travaille peu avec les chiffres, moins en tout cas qu'avec des objets ou des concepts, tels que lignes, triangles, etc. Souvent on se représente des images pour essayer d'avoir des intuitions.

D'une manière générale, les mathématiciens ne sont pas très doués en calcul, moi inclus. ■

«La plupart des mathématiciens travaillent aussi pour le côté esthétique des mathématiques», estime Stanislaw Smirnov.

Photo: J.-P. Morier

La physique dans tous ses états

Sciences Découvrir la physique grâce à des expériences ludiques, interactives et pédagogiques: tel est l'un des objectifs proposés par le PhysiScope à ses visiteurs.

Des clous que l'on enfonce dans un bois tendre à l'aide d'une banane; une chaise qui se déplace par lévitation magnétique alors qu'une personne est assise dessus; un ballon gonflable qui se ramollit en sortant d'un récipient dégageant un nuage de gouttelettes d'eau et de flocons de neige: avec ses expériences surprenantes, Fanny Dufour n'en finit pas de captiver son auditoire dans les sous-sols du département de physique de l'Université de Genève.

Docteur en physique, elle accueille en ce mois de juin une classe de 9^e année du cycle d'orientation de la Florence dans le cadre du PhysiScope. Qu'il s'agisse d'électricité, de mécanique ou d'astronomie, le PhysiScope permet de découvrir et de comprendre la physique en s'appuyant sur un concept pédagogique basé sur la démonstration et l'expérimentation. «Cette approche ludique permet de mieux faire passer notre message», reconnaît d'ailleurs Arnault Bardiot, leur enseignant. Destiné prioritairement aux élèves du cycle d'orientation et du postobligatoire, le PhysiScope a vu le jour en 2008 à l'initiative de MaNEP – un pôle qui regroupe des chercheuses et des chercheurs suisses – et de la section de physique de l'Université de Genève.

Une banane en guise de marteau

Ce jour-là, Fanny Dufour explore les trois états de la matière les plus familiers (solide, liquide et gazeux) avec ces adolescent-e-s. Un sujet qu'ils ont déjà abordé de manière théorique au cours de l'année scolaire. A son invitation, les élèves essaient de planter un clou sur une planchette en bois à l'aide d'une banane! Sans qu'aucun d'eux n'y parvienne, bien évidemment.

L'opération est répétée, avec succès, après avoir trempé au préalable la banane dans un azote liquide à près de -200° C. Car au contact

de ce gaz incolore et inodore, l'eau contenue dans le fruit s'est solidifiée, transformant la banane en un véritable marteau. «L'objectif n'est pas de leur faire comprendre toutes les règles de la physique. Mais plutôt de démontrer que ce domaine est passionnant», précise Olivier Gaumer, docteur en physique et l'un des responsables du PhysiScope.

«Devenir PhysiScope»

Au fil des minutes, les expériences s'enchaînent pour mieux cerner toutes les propriétés des états de la matière. Certaines spectaculaires, comme lorsque Fanny Dufour réanime des flammes en versant de l'oxygène liquide sur des braises. D'autres plus drôles, lorsqu'elle trempe un ballon gonflé dans un récipient rempli d'azote pour le ressortir dégonflé! Mais qu'on ne s'y méprenne pas: toutes ces démonstrations ne suscitent pas que des rires. «On apprend plus facilement à travers la pratique», témoigne ainsi Lenny. «C'est une approche complémentaire à nos cours», renchérit sa camarade de classe Clara.

Depuis septembre, le magnétisme, la pression, les ondes et la lumière ainsi que les couleurs ont enrichi les animations présentées au PhysiScope. Avec l'espoir de susciter un intérêt pour la physique toujours plus important chez les jeunes. Comme cela fut le cas pour cette élève de 5^e primaire dont le commentaire – «lorsque je serai grande, je serai PhysiScope (sic)» –, à l'issue de sa visite, ravit toujours autant Olivier Gaumer. ■



Planter un clou à l'aide d'une banane: le PhysiScope propose des expériences ludiques et pédagogiques.

Photo: J.-P. Morier

Pour en savoir plus

Le PhysiScope, situé au 24 quai Ernest-Ansermet, est ouvert à tout groupe de 25 élèves maximum et les visites durent environ une heure. Il accueille principalement des étudiant-e-s du secondaire obligatoire et postobligatoire jusqu'à l'université.

Pour plus d'informations:
www.physiscope.ch

Brèves

Pour que vivent les traditions

De l'Escalade avec sa marmite, à la coutellerie d'art, en passant par le carillon de Saint-Pierre et ses mélodies traditionnelles comme le Devin du village ou le Cé què lainô, et la Coupe de Noël dans les eaux glacées du Rhône, les traditions vivantes genevoises ne manquent pas! Elles méritent d'être protégées, parce qu'elles forment un véritable patrimoine, appelé patrimoine immatériel.

Les traditions vivantes genevoises, qui se pratiquent ou se célèbrent à tous les âges, se distinguent du patrimoine matériel – biens culturels, monuments, sites ou objets de collection. Les traditions vivantes genevoises, au même titre que celles des autres communautés du monde, vont être regroupées dans une liste qui sera transmise à la Confédération, au printemps 2011. La Suisse, qui a signé la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel de l'Unesco, l'organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, établira ensuite une liste des traditions de tous les cantons. C'est l'Unesco, enfin, qui inscrira au Patrimoine immatériel mondial les traditions à préserver.

Appel aux détenteurs d'une tradition vivante

Le canton de Genève a lancé un appel officiel, au mois d'octobre 2010, pour inciter toute personne ayant connaissance d'une tradition vivante à en signaler l'existence, les spécificités et les modes de pratique auprès du service cantonal de la culture. Les porteurs de traditions vivantes peuvent soit remplir un formulaire en ligne sur www.ge.ch/scc, soit le demander par courriel à culture@etat.ge.ch d'ici au 5 janvier 2011.

Importance et diversité

Les traditions vivantes correspondent à des pratiques et rites sociaux que les habitantes et habitants d'une commune ou d'une région reconnaissent comme faisant partie intégrante de leur vie associative et de leur culture. Pour être considérées comme représentatives du Patrimoine culturel immatériel, ces traditions vivantes doivent exister depuis trente ans au moins. Elles peuvent s'exprimer dans cinq domaines :

- les traditions orales;
- les arts du spectacle;
- les pratiques sociales, rituels et événements festifs;
- les connaissances et pratiques concernant la nature et l'univers;
- les savoir-faire liés à l'artisanat traditionnel.

Pour le département de l'instruction publique, de la culture et du sport (DIP), assurer la protection des traditions vivantes genevoises, c'est veiller à ce que la transmission de ces rites, de ces connaissances et de

ces savoir-faire artisanaux se perpétue. Il s'agit d'une démarche qui entend non seulement rendre accessible la culture à tous les élèves du canton mais aussi resserrer les liens entre les générations et favoriser, par le partage d'instantanés festifs, l'intégration des représentants-e-s d'autres cultures dans la vie quotidienne du canton. ■

L'établissement Le Lignon sera au Bâtiment des Forces Motrices en 2012

Côtoyer pendant 18 mois des professionnels et des amateurs – danseurs-euses, solistes, choristes, scénographe, chorégraphe et chef-fe de chœur – c'est l'occasion offerte aux 470 élèves de l'établissement Le Lignon par le projet «L'Opéra à l'école» lancé par L'Atelier Choral de Plan-les-Ouates. C'est par le biais d'une enseignante de l'école, également choriste, que le projet a pris forme.



Photo: C. Russo

Les membres de L'Atelier Choral ont choisi *Orphée et Eurydice* de Gluck, dans la version revisitée par Berlioz, pour familiariser des enfants à l'univers singulier de l'opéra. Par les thèmes qu'il aborde – la puissance de l'amour, la maîtrise des émotions, la séparation – *Orphée et Eurydice* ouvre plusieurs pistes de réflexion importantes pour des élèves issus de cultures très diverses.

A chacun son rôle

L'établissement Le Lignon compte 31 classes: 14 au cycle élémentaire, 12 au cycle moyen, 3 classes spécialisées et 2 classes d'accueil. Il fait partie du Réseau d'enseignement prioritaire (REP). Les 39 enseignant-e-s de l'école s'engagent dans la réalisation de «L'Opéra à l'école». Ils ont suivi, en octobre 2010, une formation afin de s'approprier l'œuvre. Dès la rentrée scolaire 2010, certains élèves ont entrepris un travail sur le mouvement dans le cadre d'ateliers animés par le chorégraphe. Chaque élève de l'établissement aura un rôle à jouer, soit par sa présence sur scène, soit dans l'élaboration de divers éléments du décor, des costumes ou encore par sa participa-

tion à un court-métrage. Toutes et tous pourront développer le français écrit et oral en travaillant sur une séquence didactique autour de l'opéra.

Changer le regard des autres

Pour ces enfants d'âges et d'horizons culturels différents ainsi que pour leur famille, la participation à un tel projet contribuera à tisser des liens entre les classes et à renforcer un sentiment d'appartenance à l'établissement ainsi qu'à une cité dont les habitant-e-s connaissent souvent une situation socio-économique difficile. «L'Opéra à l'école» permettra sans doute de porter un regard différent sur Le Lignon et ceux qui y vivent.

Le projet «L'Opéra à l'école» est soutenu par le département de l'instruction publique, de la culture et du sport (DIP) ainsi que par le Fonds Vivre Ensemble (qui finance des projets favorisant le respect et la culture à l'école), par la Loterie romande, par des communes telles que Vernier et Plan-les-Ouates, et par des sponsors privés. Le travail qui sera effectué pendant les dix-huit mois qui mènent aux trois représentations d'*Orphée et Eurydice* au BFM en 2012, (30 et 31 mars, 1^{er} avril) donne tout son sens à une école soucieuse de fournir à chaque élève les meilleures conditions d'apprentissage possibles et de faciliter l'accès à la culture. ■

Photo: DR



Inscriptions aux camps Hiver-Printemps

Qu'il neige, qu'il pleuve ou que le soleil brille, le service des loisirs de la jeunesse propose pour chaque saison un programme varié de journées, camps ou cours destinés aux jeunes de 4 à 17 ans: du ski de piste ou du snowboard lors des vacances de Noël/Nouvel An, du ski de fond ou des randonnées en raquettes à neige pendant les vacances de février ainsi que de l'équitation ou du théâtre au cours des vacances de Pâques. Parmi les nouveautés, un camp ludique autour de l'alimentation proposé aux enfants en surpoids. ■

Pour plus d'informations:

www.ge.ch/loisirs_jeunes

ou par téléphone au 022 546 21 50.



PHOTO: DR

Activités extrascolaires à la carte

Le service des loisirs de la jeunesse propose plus de 200 activités sportives (badminton, kayak, etc.) ou culturelles (dessin, théâtre, etc.) aux jeunes de 5 à 16 ans tout au long de l'année scolaire. Ces activités – dont le coût avoisine en moyenne une centaine de franc par semestre – se déroulent le mercredi ou le samedi. Une base de données permet de rechercher les activités selon différents critères (domaine, période, lieu, jour, âge ou mot-clé). ■

Pour plus d'informations:

www.ge.ch/loisirs_jeunes

Réflexions sur la communication et la relation

La Maison de quartier des Eaux-Vives (3, ch. de la Clairière) organise diverses soirées à thèmes autour de l'éducation, avec la communication et la relation comme fils conducteurs cette année. Ces soirées s'adressent aux parents et adultes qui désirent partager leurs expériences et leurs interrogations avec d'autres personnes sur ce thème, tout en enrichissant leur réflexion auprès d'intervenants pouvant les éclairer sur leurs besoins et ceux de leurs enfants. ■

Pour plus d'informations: www.mqev.ch



Dessin: Tinkaroo

Brèves

► Concours «Faire tomber les murs» : deux collégiennes primées

Aleka Kessler et Emilie Linder, élèves de 4^e année

du collège Sismondi, ont remporté le prix du meilleur reportage décerné par Mandat International dans le cadre de son concours «Faire tomber les murs». Les deux collégiennes ont profité en octobre 2009 de l'opportunité offerte aux élèves de classes terminales du collège Sismondi de se rendre en Normandie, au prix Bayeux-Calvados des correspondants de guerre, pour saisir avec leur caméra la réaction de journalistes et d'acteurs d'ONG à leur question: «Pour vous, que signifie l'expression «faire tomber les murs»?». Leur reportage de 10 minutes, qui reprend également des images de l'exposition photographique «Murs» présentée sur le pont de la Machine l'hiver dernier, met ainsi en lumière le rôle essentiel joué par l'information libre pour abattre les barrières, physiques ou virtuelles, érigées partout dans le monde. ■

Pour visionner le reportage et voir la liste des lauréats 2010: www.genevedecouverte.ch/fr/remise_des_prix.html



Photo: DR

Aleka Kessler (à g.) et Emilie Linder lors de la remise des prix, en compagnie de Didier Dutoit (Mandat International).

Agenda

DÉCEMBRE 2010 À MARS 2011

Zooms Métiers à l'OFPC

D'octobre à avril, les mercredis après-midi de 14h à 16h, les «Zooms Métiers» sont l'occasion de découvrir les métiers et formations d'un secteur d'activité grâce à des démonstrations et à la possibilité de parler avec des professionnel-le-s et apprenti-e-s. Ils ont lieu à l'Office pour l'orientation, la formation professionnelle et continue (OFPC), rue Prevost-Martin 6, Genève.

- 8 décembre 2010: Les métiers de l'automobile
- 15 décembre 2010: Les métiers de la mécanique
- 12 janvier 2011: Les métiers de la vente
- 19 janvier 2011: Les métiers du musée
- 26 janvier 2011: Les métiers de la boulangerie, de la pâtisserie et de la confiserie. ■

Ciné-Concert de l'OSR au Victoria Hall

Jeudi 16 décembre à 19h, dans le cadre des concerts Prélude destinés à un large public, en particulier aux familles, l'Orchestre de la Suisse romande interprétera la bande originale du film *Le Cirque*, composée par Charlie Chaplin. Ces rendez-vous musicaux sont commentés par le chef d'orchestre Philippe Béran. ■

Gilgamesh au Théâtre des Marionnettes de Genève

Du 15 janvier au 6 février 2011, le plus ancien texte de l'histoire de l'humanité, l'épopée de Gilgamesh, est mis en scène par Guy Jutard, avec des marionnettes de papier. Des manipulateurs masqués vêtus de noir content les exploits du héros sumérien vieux de bientôt cinq mille ans. Une plongée dans l'Orient mythique. Sam 17h, dim 11h et 17h, mar 19h. ■

Le Malade imaginaire de Molière au théâtre Pitoëff

Du 14.1 au 6.2.2011, la Compagnie Uranus interprète *Le Malade imaginaire* de Molière dans une mise en scène de Valentine Sergo. Théâtre Pitoëff, mer-sa 19h, jeu-ven 20h30, di 17h. En marge de ces représentations, la Compagnie Uranus était en résidence dans deux cycles genevois, la Golette et les Coudriers, pour expliquer aux élèves comment se crée un spectacle. ■

Les «Chanteurs d'oiseaux» invités par l'OCG

Un atelier-rencontre unique le 26 mars 2011 à 17h au Studio Ernest Ansermet, pour découvrir deux chanteurs particuliers qui font entendre toutes sortes d'oiseaux. Conviés par l'Orchestre de Chambre de Genève, Johnny Rasse et Jean Boucault mettent en lumière avec lyrisme et humour les oiseaux qui se cachent dans différentes pièces de musique. ■

Calendrier de l'année scolaire 2010-2011

Novembre 2010						Décembre 2010						Janvier 2011						Février 2011					
Lu	1	8	15	22	29	Lu		6	13	20	27	Lu		3	10	17	24	Lu	31 <small>Janvier</small>	7	14	21	28
Ma	2	9	16	23	30	Ma		7	14	21	28	Ma		4	11	18	25	Ma	1	8	15	22	
Me	3	10	17	24		Me	1	8	15	22	29	Me		5	12	19	26	Me	2	9	16	23	
Je	4	11	18	25		Je	2	9	16	23	30	Je		6	13	20	27	Je	3	10	17	24	
Ve	5	12	19	26		Ve	3	10	17	24	31	Ve		7	14	21	28	Ve	4	11	18	25	
Sa	6	13	20	27		Sa	4	11	18	25		Sa	1	8	15	22	29	Sa	5	12	19	26	
Di	7	14	21	28		Di	5	12	19	26		Di	2	9	16	23	30	Di	6	13	20	27	

Mars 2011						Avril 2011						Mai 2011						Juin 2011					
Lu		7	14	21	28	Lu		4	11	18	25	Lu		2	9	16	23	Lu	30 <small>Mai</small>	6	13	20	27
Ma	1	8	15	22	29	Ma		5	12	19	26	Ma		3	10	17	24	Ma	31 <small>Mai</small>	7	14	21	28
Me	2	9	16	23	30	Me		6	13	20	27	Me		4	11	18	25	Me	1	8	15	22	29
Je	3	10	17	24	31	Je		7	14	21	28	Je		5	12	19	26	Je	2	9	16	23	30
Ve	4	11	18	25		Ve	1	8	15	22	29	Ve		6	13	20	27	Ve	3	10	17	24	
Sa	5	12	19	26		Sa	2	9	16	23	30	Sa		7	14	21	28	Sa	4	11	18	25	
Di	6	13	20	27		Di	3	10	17	24		Di	1	8	15	22	29	Di	5	12	19	26	

Juillet 2011						Août 2011						Septembre 2011						Octobre 2011					
Lu		4	11	18	25	Lu	1	8	15	22	29	Lu		5	12	19	26	Lu		3	10	17	24
Ma		5	12	19	26	Ma	2	9	16	23	30	Ma		6	13	20	27	Ma		4	11	18	25
Me		6	13	20	27	Me	3	10	17	24	31	Me		7	14	21	28	Me		5	12	19	26
Je		7	14	21	28	Je	4	11	18	25		Je	1	8	15	22	29	Je		6	13	20	27
Ve	1	8	15	22	29	Ve	5	12	19	26		Ve	2	9	16	23	30	Ve		7	14	21	28
Sa	2	9	16	23	30	Sa	6	13	20	27		Sa	3	10	17	24		Sa	1	8	15	22	29
Di	3	10	17	24	31	Di	7	14	21	28		Di	4	11	18	25		Di	2	9	16	23	30

 Rentrée scolaire

 Vacances scolaires

 Jours fériés

VACANCES SCOLAIRES 2010–2011

Vacances de Noël et Nouvel An

du vendredi 24 décembre 2010
au vendredi 7 janvier 2011

Vacances de février

du lundi 21 février au
vendredi 25 février 2011

Vacances de Pâques

du jeudi 21 avril au
vendredi 29 avril 2011

Fête du travail

dimanche 1^{er} mai 2011

Ascension

jeudi 2 juin 2011

Pentecôte

lundi 13 juin 2011

Vacances d'été

du lundi 4 juillet au
vendredi 26 août 2011

Rentrée scolaire 2011

lundi 29 août 2011

VACANCES SCOLAIRES 2011–2012

Rentrée scolaire

lundi 29 août 2011

Jeûne genevois

jeudi 8 septembre 2011

Vacances d'automne

du lundi 24 octobre
au vendredi 28 octobre 2011

Vacances de Noël et Nouvel An

du samedi 24 décembre 2011
au vendredi 6 janvier 2012

Vacances de février

du lundi 13 février
au vendredi 17 février 2012

Vacances de Pâques

du jeudi 5 avril
au vendredi 13 avril 2012

Fête du travail

mardi 1^{er} mai 2012

Ascension

jeudi 17 mai 2012

Pentecôte

lundi 28 mai 2012

Vacances d'été

du lundi 2 juillet
au vendredi 24 août 2012

Rentrée scolaire 2012

lundi 27 août 2012